

L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs

Notre intérêt stoppé par la porte close d’une de nos belles églises romanes, imaginons, au XIe siècle, quelle aurait été l’incompréhension d’un pèlerin en pareille circonstance. Peut-être aurait-il eu des difficultés à reconnaître son église, tellement les différences sont importantes entre l’édifice qu’il a fréquenté et celui que nous admirons aujourd’hui.

Le temps du chaos

Après l’effondrement de l’Empire Romain et des espérances nées du règne de Charlemagne, l’occident chrétien aborde la fin du premier millénaire dans les pires conditions. La mort de Charlemagne met un terme à l’unité impériale. Avec l’éclatement de l’Empire, l’anarchie s’installe. A nouveau, des hordes d’invasisseurs sarrasines et scandinaves ravagent le pays. Face aux massacres et aux pillages, la population déserte les villes et les bourgs pour l’abri précaire des forêts. Dans ce climat, les structures sociales et religieuses s’effondrent. Le clergé se féodalise. De nombreux évêques et abbés deviennent des seigneurs qui défendent leurs territoires. Des évêques normands et de nombreux clercs prendront part à la bataille de Hastings en 1066. Abandonnées, les paroisses rurales tombent aux mains de petits nobles qui nomment à leur tête des desservants sans instruction, parfois de simples serfs.

Cette situation a pour effet l’insertion du haut clergé dans le système féodal. Elle crée des dépendances avec le monde laïc auquel elle offre l’opportunité de mettre la main sur le fonctionnement de l’Eglise, avec pour conséquence le trafic de charge ecclésiastique, on vend les sacrements. Certains se livrent au trafic des reliques. Dans ce désordre, le clergé rural est abandonné. Sans la culture religieuse suffisante et sans soutien, les prêtres ne peuvent lutter contre la résurgence d’hérésies. Les sacrements ne sont plus donnés et les services religieux ne sont plus assurés. Certains curés vivent en concubinage. Lentement la Gaule retourne aux cultes primitifs. Les campagnes s’enfoncent dans le paganisme. Dans cette nuit, quelques monastères essaient de remettre de l’ordre. C’est en Bourgogne, en 910, au fond d’un vallon boisé, sur les bords de la rivière Grosne, à quelques kilomètres de Mâcon, que l’espoir renaît. En une centaine d’années, sous le magistère d’abbés remarquables, l’Abbaye de Cluny va devenir le soleil qui rayonnera sur toute la chrétienté.

Cette puissance amènera les Clunisiens à confondre leur Eglise à l’Eglise Universelle. C’est à ce titre que Pierre le Vénérable (1122-1156), neuvième Abbé de Cluny, s’attaquera avec virulence aux différentes figures de l’Antéchrist (hérétiques, juifs talmudiques et sarrasins), et c’est comme un père qu’il s’adressera aux Empereurs et aux Rois, ainsi qu’à tous les fidèles.

Sous cette dynamique, la civilisation chrétienne occidentale va connaître un véritable renouveau.

XIe, XIIe et XIIIe siècles, période de renaissance et de prospérité

D’autres facteurs vont jouer un rôle décisif dans ce redressement :

- une stabilité relative s’installe. Le sacre d’Hugues Capet en 987 met un terme à l’anarchie et la décadence jusqu’à la reprise du conflit Franco-Anglais à la fin du XIIIe siècle,
- l’absence de grandes pandémies,
- un climat doux et pluvieux favorable aux hommes et aux cultures (optimum climatique du Moyen Age). L’eau, abondante dans les rivières, permet, grâce aux moulins, la mécanisation de nombreuses

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

tâches pénibles, comme la forge, le concassage des minerais, la préparation de la pâte à papier. La minoterie va devenir une source de profit régulière pour les monastères et la noblesse,

- l’amélioration des matériels et des techniques agricoles (la charrue à versoir, l’assolement triennal).

Au XIIe siècle on ne meurt plus de faim. Il y a en France plus de terres cultivées qu’à la veille de la Révolution,

- le développement de l’artisanat et du commerce dans les villes et les nouveaux villages,

- l’émergence de nombreuses foires aux quatre coins du pays favorisent les échanges, dynamisent l’économie et l’usage monétaire.

Dans ce contexte, la courbe démographique explose, la population passe, en trois siècles, de 9 à 20 millions d’habitants. Au XIVe siècle, avec le retour des guerres et des grandes pandémies, ce chiffre retombera pour plusieurs siècles à 12 millions.

Avec la conquête sur la forêt des dernières terres cultivables, soumis à la pression démographique, les villages se structurent. Le groupement de maisons éparpillées autour d’une chapelle construite par les moines dans une clairière fait place, en Bourgogne, à un assemblage de maisons neuves resserrées autour de la nouvelle église. L’habitat, plus petit, reste médiocre. Parents et enfants s’entassent dans une pièce unique. Dans cet univers concentré et insalubre, la place des anciens n’est plus assurée. La structure élargie de la famille patriarcale fait place à une structure conjugale réduite. Les vieux, rejetés, vont devenir, sur les chemins, parmi les mendiants vrais ou faux, les malades et les estropiés, les pèlerins et les moines gyrovagues, les marchands et les mercenaires, l’une des problématiques des XII et XIIIe siècles.

On voyage

Dans un monde apaisé, le développement de l’artisanat et de la production agricole, les exigences d’une population plus nombreuse favorisent les voyages. En dehors d’une partie de la population liée à sa terre par le servage, on se déplace d’une province à l’autre, mais aussi à travers l’Europe et jusqu’en Orient. Parmi ces voyageurs, les Grands Abbés qui vont à Rome, qui visitent les Cours d’Allemagne et d’Espagne et les grands monastères européens, les moines qui, en même temps que la foi, vont implanter la vigne dans l’extrême nord de l’Europe, les constructeurs qui arrivent d’Italie ou d’Espagne pour travailler sur les chantiers de l’Eglise. Les étudiants, riches de leur langue commune, le latin, courent les nouvelles universités, les Croisés qui ramèneront des tissus, de nouvelles épices, mais aussi de nouvelles techniques comme la fabrication du papier. Enfin il y a les pèlerins qui traversent l’Europe d’un bout à l’autre pour prier, expier, ou guérir. Les vieux, les mendiants, les pauvres et les malades à la recherche d’une aumône ou d’un abri. Sur leur chemin ils sont tous exposés à la violence des « coupe-jarrets et autres écorcheurs », sans compter les seigneurs locaux qui exigent des droits de passage sur leurs terres.

Un chantier qui va durer trois siècles

L’expansion de l’immobilier est considérable. En plus de l’habitat nouveau, dont la majeure partie a aujourd’hui disparu, on va, en France, en trois siècles, extraire plusieurs millions de tonnes de pierres, abattre des forêts pour la construction ou reconstruction de :

- 23 000 places fortes et châteaux,

- 80 églises cathédrales (beaucoup de cathédrales romanes seront reconstruites à l’époque gothique),

- 500 grandes églises,

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet
- des dizaines de milliers d’églises paroissiales, de chapelles et plusieurs centaines de monastères.

La France est un immense chantier. Arts et techniques s’enrichissent des échanges multiples avec le Moyen Orient et les pays voisins. On emploie dans les chantiers, les carrières et pour le transport des pierres et des bois de charpente, des milliers de manouvriers. A la fin du XIIIe siècle, la densité d’églises sera, en Bourgogne, d’un édifice pour 200 habitants.

Sous l’empreinte clunisienne

La fondation, en Val de Saône, des deux plus puissants ordres monastiques du moyen âge, Cluny et Cîteaux, au cœur de l’Europe médiévale, idéalement placés aux frontières entre le Saint Empire Romain Germanique et le Royaume de France, et linguistique et juridique séparant la France septentrionale de la France méridionale, au croisement des grands courants culturels et commerciaux, va jouer un rôle moteur dans la conception de l’architecture romane, dans l’application des rites et du fonctionnement de l’église chrétienne d’occident. Face au « Malin », Cluny impose d’une main de fer sa réforme à partir de la règle bénédictine. Cluny est la référence morale. C’est à travers la pratique quotidienne de la charité, qui va s’imposer dans toutes les maisons de l’ordre, que Dieu ne sera plus perçu comme le père sévère, insensible aux malheurs des hommes. C’est le moine clunisien Hildebrand qui sera pape sous le nom de Grégoire VII (1073-1085) qui, par sa réforme dite grégorienne confirmera la reprise en main morale et institutionnelle de l’église. Cela se traduira entre autres par un recadrage du petit clergé illettré, plus enclin à parler du châtement qui attend les mauvais chrétiens que des Saintes Ecritures.

Le chrétien, la mort et l’église

Le chrétien n’a, à l’issue de sa vie, qu’une alternative :

- en état de pêché, sa chute certaine en enfer, univers d’abominations et de souffrances éternelles,
- s’il a obtenu l’absolution de ses fautes, son entrée au paradis, lieu de félicité où il jouira, dans l’attente de la Parousie, d’une place auprès du seigneur, déterminée par son comportement durant sa vie terrestre.

Le purgatoire n’existe pas. Il sera introduit au XIIe siècle à l’issue du Concile de Lyon. Le souci premier est donc pour chacun de bien préparer sa mort, de n’aborder cet instant ultime qu’en ayant l’assurance d’obtenir auprès d’un prêtre la rémission de ses fautes. Dans ces circonstances, la mort subite ou accidentelle est redoutée. Pour parer à toute éventualité, les puissants s’attachent la compagnie permanente d’un religieux pour garantir à tout instant l’absolution de leurs fautes et pour prier au repos de leurs âmes. Juste avant un combat ou durant l’engagement, un prêtre pouvait prononcer une absolution générale afin de sauvegarder l’âme des probables victimes. Pour tous, s’ajoute la peur d’être enterré en dehors de l’espace sacré du cimetière, car en ces temps, on ne distingue pas l’âme du corps. On est convaincu que seuls ressusciteront le dernier jour, ceux qui ont reçu une sépulture convenable, inviolée, en terre bénie.

La mort, source de profit

Malgré les dons qu’elles reçoivent, les abbayes et l’Eglise vont exploiter au XIe et début du XIIe, cette recherche forcenée du Salut Eternel. Les legs qui étaient une aumône pieuse deviennent un dû. On se dépouille de tous ses biens, non pas pour l’amour de Dieu, mais par crainte de l’enfer. L’Eglise ira jusqu’à refuser la sépulture chrétienne à ceux qui meurent sans vouloir abandonner à son profit une

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

large part de leur fortune. Contrairement à une interdiction pontificale d’enterrer des laïques dans l’église, on vend les meilleures places à prix d’or. Le culte des morts devient l’un des moteurs de l’économie ecclésiastique. Devant les innombrables procès intentés par les héritiers spoliés, l’église exigera, avec les dons, un renoncement à recours des héritiers présomptifs. Les procès n’en sont pas moins fréquents.

Le financement improvisé des premières croisades fut, pour l’église, une occasion supplémentaire d’acquérir de vastes domaines. L’église étant la puissance financière, c’est naturellement vers elle que se tourneront les seigneurs qui se croisaient afin de pourvoir aux frais d’expédition, qui les ruinaient, en bradant ou gageant leurs biens. Beaucoup ne revinrent jamais régler leurs affaires. Les choses changèrent un peu à partir de 1184, où une dîme spéciale, la Saladine, fut prélevée pour financer les croisades contre Youssef Salah-Ed-Din Saladin « Rassembleur de la Foi », qui occupait Jérusalem et une grande partie de la Palestine.

L’importance des reliquaires

Dans la société médiévale, la détention de reliques est primordiale. Elles sont un élément obligé de l’autel. Elles sont nécessaires pour la prestation de serments, elles protègent. Elles sont source de pèlerinages qui sont au Moyen Age pour les hommes une obligation spirituelle garantissant bienfaits et miracles. Les reliques suscitent l’aumône. Enfin, elles sont symbole de pouvoir. Il y a une hiérarchisation dans la valeur sanctifiante des reliques. Sont particulièrement vénérées les reliques des objets qui ont été utilisés lors de la Passion du Christ, celles qui concernent la Vierge Marie et les Saints Apôtres. Viennent ensuite les reliques des Saints Martyrs et des Grands Evangélistes. Puis tous les autres qui n’ont bien souvent qu’une aura locale. La période la plus riche en apport de reliques vraies, mais souvent fausses, sera celle de la 4ème croisade, à laquelle participa le Doge de Venise Enrico Dandolo, et au cours de laquelle sera mise à sac la richissime ville chrétienne de Byzance (aujourd’hui Constantinople). Au moment du pillage criminel ourdi par les croisés chrétiens, qui étaient manipulés par les vénitiens, Byzance comptait autant d’églises et de chapelles que de jours dans l’année.

Miracles et mystères, moteurs de la foi médiévale

Le miracle est partout présent dans la foi médiévale. C’est le message de Dieu qui atteste de la présence du surnaturel dans le monde. Il sert aussi à rassurer une humanité inquiète et douloureuse, tout en la convaincant des mystères de la religion. Ces faits sont l’objet de récits oraux que chacun enrichit de détails. Moines, pèlerins, troubadours participent à ce discours.

Les mystères sont des fresques pieuses mises en scène sur le parvis des grandes églises et des églises cathédrales. Ils mettent en scène la vie du Christ. Ils ont le même but éducatif que la décoration des églises. On y retrouve mêlés des éléments profanes, surnaturels et symboliques.

Qu’est-ce qu’une église au XIe siècle ?

L’église médiévale est la maison de Dieu, c’est un lieu de prière et de pardon, un refuge pour l’âme ; sa violation est punie d’anathème. C’est aussi, et surtout pour le petit peuple, la maison commune, un lieu de cohésion sociale, d’information et d’échange, où l’on se rassemble au minimum une fois par semaine. Elle a un rôle essentiel dans la vie au quotidien. Elle rythme le cheminement spirituel du baptême jusqu’à la mort. L’Eglise est aussi chargée de l’éducation, de la charité et des soins aux malades. Enfin, c’est le refuge contre les exactions d’une noblesse rude et belliqueuse, occupée dans d’incessantes querelles qui perturbent la vie des campagnes en dépit des règles de Paix de Dieu qui

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

garantissaient l’inviolabilité des églises, et de Trêve de Dieux qui interdisait la guerre certains jours. L’église, c’est 90 jours chômés, dimanches et fêtes religieuses inclus. Ils sont bien venus, car le travail effectif sur 6 jours ouvrés est, par jour, de 10 heures en hiver et 12 à 14 heures en été.

L’église est un bâtiment qui rassure. La solidité de sa construction, très supérieure à celle des maisons qui l’entourent, donne à la communauté qui s’y rassemble un sentiment de sécurité. Refuge ultime pour les villageois, c’est tout naturellement que de nombreuses églises romanes seront transformées à la fin du XIIIe siècle en véritables fortins. On obture les fenêtres. On barricade la porte. Des meurtrières sont percées. Le clocher, parfois rehaussé et équipé d’un hourd, devient tour de guet, coffre-fort et silo à grains.

Les cloches, moyen de communication de masse

La cloche existe depuis la plus haute Antiquité. Les premiers chrétiens en firent un symbole d’appel et de ralliement. Saint Paulin, évêque de Nola en Campanie (353-431) introduisit l’usage des cloches dans l’église. A l’époque médiévale, la densité d’églises et d’abbayes est telle que l’onde sonore des cloches peut être perceptible sur toute la surface du pays. Le sonneur, à partir d’un code convenu qui met en jeu la sonorité de la cloche, la modalité et le rythme de frappe ainsi que le nombre de cloches mises en œuvre, peut émettre un assez grand nombre de messages instantanément perceptibles par un maximum de personnes. Ces sonneries rythment la vie religieuse et civile, mais elles concernent aussi les alertes au feu, à l’envahisseur. Le glas était sonné au moment où une personne rendait son âme à Dieu. Il avait fonction de dissiper les mauvais esprits et d’accompagner le passage dans l’autre monde. Chacun devait à cet instant arrêter ses activités pour soutenir le mourant de ses prières. Au XIIIe siècle, on sonnera les cloches pour repousser la peste. On les utilisera aussi pour refouler les nuées et la tempête ainsi que pour écarter la foudre et la grêle.

Le cimetière

Généralement, au centre des nouveaux villages, le cimetière qui entoure l’église est protégé par une palissade en bois, ou mieux par un mur en pierres sèches. La clôture est nécessaire pour empêcher l’intrusion des animaux ; on craint les porcs et les chiens, parfois les loups et les sangliers, accusés de fouir le sol pour dévorer les cadavres ou souiller les tombes de leurs urines.

Terre sacralisée et protégée, le cimetière médiéval se présente sous l’aspect d’un pré planté de quelques arbres. En Bourgogne du Sud ce sont des ifs, symbole d’éternité. L’arbre est le lien qui relie le fluide astral avec les puissances telluriques.

Les monuments sont rares, ce sont des sarcophages ou plus généralement des tombeaux composés de pierres jointoyées en forme de sarcophage. Ils sont réservés aux seuls membres de la communauté dont l’action passée mérite commémoration. A l’exception des notables et du haut clergé, qui auront le privilège d’être enterrés dans leurs habits, enveloppés dans un tissu précieux, tous les autres sont enterrés nu, les mains jointes sur le ventre, enveloppés d’un linceul, et déposés à même la terre, sans ordre ni plan. Comme les églises, les corps sont positionnés sur un axe Est-Ouest, les pieds au levant, la tête au couchant, pour qu’ils puissent se relever, le jour de la résurrection, face au soleil levant, car dans l’esprit de chacun, tout a été conçu par Dieu à partir de la Lumière. Dieu est la Lumière qui détermine l’Alpha et l’Oméga de la vie. La nudité des corps garantit l’égalité de tous face au jugement divin.

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

Il n’est pas rare de voir le bétail brouter dans le cimetière, ou le marché s’y étaler. On y rend la justice. Personne ne s’en offusque, car au même titre que l’église, le cimetière est un espace communautaire.

Les inhumations dans les églises

Malgré une décision pontificale qui réservait au haut clergé la sépulture dans les églises, l’inhumation des laïques dans l’église va devenir à la fin du XIIe siècle une pratique assez courante. On va d’abord accueillir la dépouille des nobles fondateurs de l’église, puis sa famille, les paroissiens bienfaiteurs, les maîtres d’œuvre et les membres des fraternités d’artisans constructeurs, enfin à tous ceux qui sont prêts à payer parfois de véritables fortunes pour obtenir les meilleures places dans l’édifice.

C’est aussi, en hiver, le gel de la terre du cimetière sur une grande profondeur qui impose l’inhumation dans l’église.

Aux XVI et XVII siècles, avec la fermeture des cimetières intra-muros, la pratique d’inhumation dans les églises va prendre des proportions considérables. Par manque de place, on superpose les corps, pour cela on surélève le dallage de nombreuses églises. Le sol de l’église de Saint Philibert de Tournus sera remonté de plus d’un mètre. Malgré l’encens, l’odeur pestilentielle des corps en décomposition qui s’échappe du sol à travers les dallages amènera Louis XVI à prononcer un édit de salubrité publique qui interdira la pratique. La modification des sols des églises aura eu bien souvent pour conséquence la disparition des dallages anciens et des labyrinthes dans les grandes églises.

L’église, son évolution

En ce début du XIe siècle, l’église romane bourguignonne est le pôle du village. Edifiée dans l’espace sacré du cimetière, elle se remarque par l’aspect massif de sa construction, la logique de ses formes et la parfaite harmonie des proportions. Le clocher de section carrée ou octogonale est percé de plusieurs étages de baies, souvent encadrées par de fines lombardes qui font oublier l’aspect un peu rude du bâtiment. La nef, le chœur et l’abside du plan très simple de l’église paroissiale primitive va s’enrichir pour la construction des grandes églises et des églises cathédrales d’une nef transversale (le transept), de nefs latérales (les collatéraux), de bas-côtés entourant le chœur (le déambulatoire) qui rayonne de nombreuses chapelles, enfin d’un vestibule au niveau du portail (le narthex ou galilée). La charpente en bois apparente fait place à la voûte. La couverture des toitures des églises médiévales est en tuiles de terre cuite. A partir du XIe siècle, les tuiles plates remplacent en Bourgogne les tuiles creuses. L’arc plein cintre fait place à l’arc brisé. En s’élargissant, les bâtiments s’élèvent, permettant le percement de nombreuses fenêtres. Les vitrages en verre peint sur châssis en bois sont remplacés par des vitraux composés de morceaux de verre de couleur découpés, assemblés par un filet de plomb. Des flots de lumière colorée chassent la pénombre des premiers édifices du XIe siècle.

Les bâtisseurs

Deux facteurs essentiels vont concourir à l’épanouissement roman :

- la paix permet aux différents acteurs de voyager dans le pays mais aussi, pour certains, dans tout l’occident chrétien et le Moyen Orient avec les croisades. Chacun peut échanger les idées, comparer et apprendre des arts et de nouvelles techniques. A cette époque, les arabes étaient bien plus avancés dans beaucoup de domaines comme la médecine, la géométrie, les mathématiques et l’astrologie. De

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

retour, sous l’émulation des donneurs d’ordre, chacun s’applique à intégrer dans l’édifice dont il a la charge le meilleur des connaissances acquises.

- l’église fait entrer l’inspiration divine dans le travail et favorise les fraternités de métiers en opposition totale avec l’antiquité qui n’avait que mépris pour le travail manuel réservé aux esclaves. Cette attitude nouvelle aura un effet considérable. Elle va faire que l’on travaille d’abord pour le rachat de son âme. Chacun soigne son ouvrage, même s’il n’est pas visible directement par les hommes, puisqu’il l’est toujours par Dieu. Les maîtres d’œuvre vont pour cette raison bénéficier d’une main d’œuvre parfaite, techniquement et moralement.

Cette particularité éclaire la demande de Bernard de Clairvaux, qui, dans un souci d’austérité et de simplicité dans les édifices cisterciens qu’il faisait construire, avait demandé aux tâcherons tailleurs de pierres de ne plus apposer leur marque identitaire sur la face extérieure visible des pierres qu’ils taillaient, mais sur la face intérieure incluse dans la maçonnerie. Si les hommes ne voyaient pas les marques, Dieu pouvait les voir et leur en serait comptable.

Les bâtisseurs médiévaux, bien souvent illettrés, ne disposaient en dehors de leur mémoire et de quelques croquis sur parchemin d’aucun moyen particulier. Ils ont une connaissance parfaite de la taille des pierres et de la charpenterie, car ils doivent concevoir et réaliser tous les cintres et les échafaudages nécessaires à la pose des pierres et des voûtes. Ce savoir, ils vont l’obtenir par l’apprentissage sur d’autres chantiers et au cours de leurs voyages. Pendant cette période, qui dure de cinq à dix ans, ils vont acquérir la maîtrise de la géométrie et de l’art des proportions. Leurs outils sont la canne, le compas, l’équerre, la règle et la corde à treize nœuds. L’utilisation de la numérotation romaine rendait la plupart des calculs impossibles.

Au départ, les tracés sont basés sur des figures géométriques simples : cercle, triangle, carré et rectangle, que le maître d’ouvrage dessine à même le sol. La technique de construction ne s’appuie pas sur une véritable théorie, mais plutôt sur de simples règles de proportion, quelques astuces de perspective et sur l’expérience acquise d’un chantier à l’autre. L’évolution est le résultat d’essais successifs, qui se concluent parfois par de tragiques effondrements. L’épaisseur impressionnante des murs, le diamètre considérable des colonnes, sont les premières parades pour supporter l’énorme pression générée par le poids de la voûte et du clocher en pierre, mais rapidement, les subtilités de la géométrie, l’expérience, mais surtout l’usage du cerclage des bâtiments par des barres de fer permettent une plus grande audace architecturale. Elle trouvera son apothéose dans la construction des églises cathédrales gothiques.

Il faut également considérer que les chantiers se déroulent rarement sans à-coups (manque d’argent, décès du maître d’œuvre, écroulement ou incendie). Les réalisations s’échelonnent parfois sur plusieurs générations d’ouvriers, aux ordres de maîtres d’œuvre successifs de valeur inégale. L’absence de plans (ils étaient rares et fragiles et souvent partiels) ne simplifiait pas la transmission des chantiers.

Nous trouvons là l’explication aux mesures et alignements approximatifs que l’on relève dans les églises du XIe et XIIe siècles. La situation connaîtra une réelle amélioration au moment de la construction des grandes églises romanes et gothiques, qui vont nécessiter une part importante de préfabrication en carrière ou en forêt pour les charpentes, afin de limiter les volumes à transporter et réduire les coûts d’acheminement jusqu’au chantier. Egalement d’être moins tributaire des conditions climatiques.

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

Simultanément, pendant plus de 200 ans, on va construire des églises romanes et gothiques. En Auvergne, la somptueuse basilique romane Saint Julien de Brioude sera terminée en 1259. Les immenses verrières gothiques de la Sainte Chapelle le seront en 1246.

Une affaire de famille

Comme les chantiers durent au minimum plusieurs mois, généralement des années, les ouvriers se déplacent avec leur famille. Dans les fraternités, il est courant de voir le père et les fils. On a ainsi des générations de tailleurs de pierre, de charpentiers et de forgerons qui passent sur recommandation ou cooptation d’un chantier à l’autre, amenant leur savoir-faire et l’expérience acquise sur les constructions précédentes. Souvent, par le mariage, par choix ou par amitié, des fraternités de différentes corporations, se groupent pour travailler ensemble. On voit aussitôt le problème que représentait l’arrêt d’un chantier. Ce n’étaient pas quelques ouvriers qui partaient, mais tous les ouvriers qui s’envelopaient avec leurs familles, emmenant du même coup leurs techniques, leurs conceptions du bâtiment, leur symbolisme, pour un autre chantier, qui allait les occuper plusieurs mois ou plusieurs années. Ceci explique les ruptures de style ou qualitative que l’on remarque dans certaines églises, car, pour relancer un chantier, le commanditaire devait savoir réinsuffler à la nouvelle équipe la philosophie conceptuelle et iconographique du bâtiment inachevé, en espérant que les nouveaux venus aient des connaissances et une imagination suffisantes pour assurer la relève.

L’orientation de l’église

Dans l’évangile de Saint Jean (VIII-12) le Christ dit « Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ». La lumière symbolise la nature même de la divinité. C’est pourquoi le chœur des églises paléochrétiennes et médiévales est positionné à l’extrémité orientale du sanctuaire. Ce positionnement reconduit l’orientation solaire adoptée par les égyptiens, les hindous, les chinois ainsi que par les celtes pour leurs édifices réservés aux cultes.

L’ombre portée d’une colonne sur une surface plane aide à définir l’orientation de l’édifice. L’axe est dirigé approximativement vers le point de lever du soleil le jour anniversaire de la sainte ou du saint auquel le bâtiment est dédié. L’hypothèse de l’orientation vers Jérusalem n’est pas réaliste, car au Moyen Age les techniques disponibles ne permettaient pas une telle localisation. La géobiologie inscrit l’église dans l’axe Est-Ouest du maillage géomagnétique terrestre.

Au Moyen Age, les points cardinaux Nord, Sud, Est, Ouest, n’existent pas. C’est la course du soleil, de son lever à son coucher, qui permet l’orientation, qui dicte le rythme de la vie et régit naturellement le fonctionnement de l’église médiévale.

Côté levant, dans l’embrasement des premiers rayons du soleil, est situé le chœur, point de convergence des flux cosmiques, telluriques et spirituels.

A l’opposé, au couchant, s’étend le royaume des morts dans l’attente de la résurrection. C’est de ce côté qu’est placée la porte d’accès principale de l’église qui sépare le monde profane du monde sacré. Elle ouvre à l’intérieur sur la Lumière. Le seuil est suivi dans l’axe par deux autres portes virtuelles, la porte entre la nef et le chœur que matérialisent des marches, une grille, la poutre de gloire ou, dans les grandes églises cathédrales, un jubé. La troisième, c’est l’autel, la porte du ciel, lieu d’échange vertical.

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

A gauche, se trouve le Royaume de la nuit, du froid et des forces du Mal. C’est l’emplacement des fonts baptismaux où le prêtre, par l’acte sacré du Baptême, arrache aux ténèbres et fait naître à la Lumière du Christ le nouveau baptisé qui, devenu chrétien, peut vivre selon l’Esprit de Dieu. C’est l’inverse de la sentence d’excommunication ou d’être l’objet d’un anathème qui correspond au renvoi dans les ténèbres, dans le silence de Dieu, ce qui correspondait dans la culture médiévale à une véritable mort sociale. Pour ne pas laisser entrer le Mal, aucune porte n’ouvre au nord.

En face, au milieu de sa course, le soleil est à son zénith, c’est la plénitude de la vie, la foi à son apogée.

Les paroissiens et leur église

Bien qu’elle soit ouverte à tous, l’église n’est pas un bâtiment comme les autres. Sa fonction première est de relier l’homme à Dieu. En principe on accepte, en franchissant le seuil, de s’incliner devant son créateur, afin de pouvoir bénéficier dans l’immédiat de son pardon et pour le futur de ses bienfaits. Toutefois, le comportement des paroissiens ne sera pas le même d’une église à l’autre. Dans les grandes églises dépendantes de l’évêché ou d’un monastère, là où le faste, la richesse, l’application stricte du rite sacré impressionnent, la tenue sera moins libre que dans les églises rurales où la ferveur craintive des participants est mise à mal par la familiarité du lieu (le bâtiment est géré par les paroissiens), la proximité du curé avec ses ouailles. Les rites sont simplifiés. Les villageois viennent aux cérémonies avec les enfants en bas âge. La compagnie des animaux est fréquente. On parle haut, on se chamaille, parfois même on interpelle le prêtre. Certains, au fond de l’église profitent du calme relatif pour jouer aux dés. Comme il n’y a pas de sièges dans la nef, on est debout, à genoux ou assis par terre, ce qui n’est pas toujours agréable, car le sol des petites églises est généralement en terre battue. Pour les veillées, on répand de la paille. A cet instant, on ne peut s’empêcher de trouver une similitude entre des paroissiens regroupés à l’écoute de leur prêtre, au pied d’une fresque, à la lueur incertaine de chandelles, qui commente un passage des Saintes Ecritures, et, 15000 ou 20 000 ans plus tôt, un chamane, au fond d’une grotte décorée qui explique, à la lueur de torches, une scène de chasse.

Comme le suivi de la liturgie latine est purement mécanique, le prêtre, pour accrocher l’attention de ses paroissiens, truffe ses sermons d’anecdotes et d’histoires édifiantes. Ce comportement d’un auditoire fruste ignorant les vérités les plus élémentaires de la foi chrétienne, dénote dans les grandes églises avec celui des officiants et des personnalités qui sont seules à être admises dans le chœur. Cette répartition nous révèle une pratique religieuse à deux niveaux, l’une populaire et l’autre officielle.

La rupture d’axe

Plus qu’un défaut de construction, nous trouvons, probablement, dans les deux niveaux de pratique religieuse, l’origine de la déviation ou rupture d’axe entre la nef et le chœur que l’on constate dans nombre des plus anciennes églises romanes n’ayant subi aucune modification structurelle depuis leur construction. Ce particularisme serait la marque d’une rupture entre deux ordres de réalité : la nef est le lieu de croyance et le chœur le lieu de connaissance. La poutre de gloire, dans les petites églises, les marches, qui placent le cœur et l’abside à un niveau plus élevé que la nef, matérialiseraient la frontière entre les deux communautés qui ne connaîtront un début de fusion qu’avec l’élévation de la culture religieuse des paroissiens. Cette interprétation, qui nous est donnée par Christian Jacq, semble plus logique que celle qui présente la rupture d’axe comme la marque de la volonté de matérialiser dans le plan de l’église l’inclinaison de la tête de Christ sur la croix. En effet, de nombreuses églises n’avaient pas, à l’origine, de transept pour figurer les bras de la croix.

Symbolisme chrétien et liturgie gallicane

Dans le livre du prophète Esaïe (66,1), l’Eternel dit «Les cieux sont mon trône, et la terre le marchepied de mes pieds, quelle serait la maison que vous me bâtiriez, quelle serait le lieu de mon repos ?» En l’absence d’un schéma divin, l’architecture paléochrétienne, dont les premières traces sont perceptibles au IIIe siècle, a pour caractéristique essentielle la diversité et la richesse de ses constructions. Chaque fonction, funéraire, eucharistique, baptismale, justifie la construction de bâtiments spécifiques, généralement regroupés sur un même site. C’est seulement à partir du IXe siècle, en Occident, que l’on va concentrer toutes les fonctions liturgiques dans un seul bâtiment. Cette structuration va aboutir aux églises romanes dans la forme que nous leur connaissons. Ces bâtiments vont concentrer le symbolisme chrétien, égypto-copte et romain, lequel se mêlera à la tradition celtique et à la liturgie gallicane qui fut importée d’Irlande au VIe siècle par le moine Saint Colomban.

A ces conditions, il faut ajouter l’apport ésotérique des bâtisseurs qui sont parfois des moines. Chez les cisterciens, le propre frère de Saint Bernard, Achard, fut maître d’oeuvre. Il s’ajoute à celui des compagnons qui se réclament de la construction du Temple de Salomon et pour qui l’église est, sur terre, la projection de la Jérusalem Céleste. Pour tous, l’édifice qu’ils construisent n’est pas une force passive, mais un organisme agissant, qui doit capter l’énergie, l’amplifier pour la transmettre aux hommes. Dans cette atmosphère, on ne doit pas s’étonner que le pèlerin médiéval reconduise dans son cheminement naturel dans l’église le trajet circulaire qu’adoptaient les druides autour de l’arbre sacré des Gaulois dans leurs sanctuaires. Un circuit de régénération qui suit le sens de la course du soleil où l’on revit tous les stades de la vie. Le déambulatoire des sanctuaires chrétiens a été conçu à cette fin, pour permettre aux processions de tourner autour des saintes reliques, dans le sens des aiguilles d’une montre. Cette «circumbulation» rendu possible par l’absence de chaises et de bancs, a amené certains à comparer l’église à une sorte de moteur magnétique, une centrale énergisante dans laquelle le rotor, la partie mobile, ce sont les fidèles et la partie fixe, le stator, les murs et la voûte.

La géobiologie - farce ou réalité ?

Bien que leurs conclusions soient fortement contestées, les radiesthésistes, et plus récemment les géobiologues soutiennent que les maîtres d’œuvre médiévaux tenaient compte pour la construction de leurs édifices des courants cosmiques et telluriques ainsi que de la présence et de l’influence des courants d’eau souterrains, qu’ils savaient en tirer des éléments essentiels au fonctionnement des églises médiévales. Selon leurs théories, la terre est entourée d’un réseau géomagnétique, dont les lignes d’axe du maillage sont sensiblement Nord-Sud et Est-Ouest. Dans ce réseau circule l’énergie tellurique. Les mesures effectuées montrent que le maillage qui entoure l’église se condense de plus en plus à l’approche des murs pour former une sorte de barrière de protection. L’intérieur de l’édifice serait, grâce à l’orientation et la disposition judicieuse du dallage une vaste zone d’équilibre entre les forces évolutives (les énergies telluriques) et les forces involutives (les énergies cosmiques), à l’exception de quatre emplacements spécifiques matériellement identifiables par la forme et le coloris du dallage :

- la pierre de seuil à l’entrée de l’église,
- la zone du baptistère,
- la pierre des morts qui est située dans l’axe de la nef à l’entrée du cœur où l’on déposait le corps au moment de la cérémonie des obsèques,
- l’autel.

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

Ces points seraient placés sur des emplacements où l’équilibre cosmo-tellurique aurait été judicieusement modifié pour laisser passer le courant favorable à l’élévation physique et mentale des fidèles, ainsi qu’à leur arrachement aux lourdeurs de la matière.

Comme les mégalithes, que les anciens positionnaient dans des lieux vibratoirement perturbés, l’autel des églises romanes se trouve placé dans une zone de fortes turbulences énergétiques. Tourné face à l’est, l’autel permet au prêtre de capter les grands courants magnétiques qui parcourent la terre d’Est en ouest. Il se trouve également au point de convergence des rayonnements cosmiques et telluriques, renforcés d’un côté par l’attraction du clocher et de l’autre par un puits parfois accessible, comme c’est le cas, sous l’autel, dans la crypte Saint Valérien de l’Abbaye Saint Philibert de Tournus, qui rejoint le croisement de courants d’eau souterrains. Le prêtre va ainsi bénéficier au moment de l’acte magique de la messe de l’ensemble des forces organisatrices du cosmos, c’est-à-dire de Dieu.

Le Concile Vatican II ne tiendra aucun compte de ces paramètres. Il prendra même des dispositions opposées; ainsi le prêtre dit sa messe dos à l’orient, face aux fidèles. L’autel avancé est positionné à l’emplacement de la pierre des morts.

Ces faits, qui sont parfaitement perceptibles à l’aide d’un pendule, ne font pas, semble-t-il, l’objet de commentaires ou dessins particuliers dans les archives médiévales, bien que l’emploi des baguettes était d’usage courant pour la détection de l’eau souterraine et des métaux.

Poussière, boue et la couleur

La poussière et la boue sont deux marqueurs de cette seconde moitié du Moyen Age. Poussière des innombrables chantiers et boue des chemins et des rues, ravagés par la circulation des tombereaux en une époque de climat doux et pluvieux. Pour éviter les crues fréquentes, les routes abandonnent le fond des vallées pour cheminer à flanc de coteaux. Des ponts remplacent les gués.

Un autre trait que l’on a aujourd’hui presque totalement effacé, c’est la couleur, couleur violente, agressive des costumes, des tentures, mais aussi des façades et des murs. Couleur que l’on retrouve sur l’imposte, les colonnettes, chapiteaux et frises des claires-voies des maisons en pierre de Cluny. Couleur qui éclate sur les tympanes des églises, sur les murs, les chapiteaux et les colonnes et arcatures. Elle se répand dans le chœur et illumine l’abside. La couleur vibre dans la pénombre du sanctuaire à la lumière des cierges, qui se reflètent dans l’or des reliquaires et des mosaïques. La couleur recouvre les murs de la nef. La pierre brute est, dans sa maison, une insulte à Dieu.

Les matériaux : la pierre, le bois, le fer

Si les minéraux et les pierres précieuses ont une symbolique particulière au Moyen Age, il n’en est pas de même pour la pierre qui est considérée comme un élément inerte, brutal et immuable. Son utilisation confère aux bâtiments, où elle est mise en œuvre, une dimension d’éternité.

Le bois est un matériau sacré, car il est vivant. Comme l’homme, il naît, grandit et meurt. La sève est son sang. Il peut être blessé, souffrir. Il peut être infesté de vers et de maladie. C’est le bois qui a permis la construction de l’arche de Noé. C’est le métier du Christ qui fut apprenti charpentier, c’est enfin la croix qui supportera le Christ pendant son agonie. C’est pourquoi toutes les représentations sculptées du Christ, de la Vierge et des Saints offertes à l’adoration sont en bois. Ce sont des statues en bois qui pleurent, qui saignent. La pierre sera utilisée pour la réalisation des décors narratifs, mais jamais pour la réalisation de sculptures soumises à l’adoration.

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

Le fer est un matériau inquiétant et pervers. Il est même diabolique, car il vient des entrailles de la terre. Il est révélé par le feu qui est l’ennemi du bois. Il est agressif et meurtrier. Ce sont les clous de la crucifixion, la pointe de la lance qui perce le flanc du Christ. C’est le fer de la hache qui coupe les arbres, le burin qui attaque la pierre et le bois. C’est l’arme qui tue.

Dans l’échelle sociale, les plus méprisés sont les bûcherons et les charbonniers qui font le charbon de bois. Le ferronnier est suspect de pactiser avec le diable pour réaliser son ouvrage. Par crainte du feu qu’il utilise et de la peur qu’il inspire, on le repousse au ban du village.

Le pragmatisme médiéval permet des compromissions, ainsi un enduit et la peinture anoblissent la pierre brute des églises. Le fer s’humanise au contact du bois du manche de la hache, de la bêche ou de la garde du sabre.

Choix des thèmes décoratifs

La décoration de l’église est le fruit d’une double collaboration.

Des moines érudits, des évêques, plus rarement le commanditaire de l’église, choisissent dans leurs manuscrits les thèmes à représenter. Ils proviennent :

- de l’Ancien ou du Nouveau Testament,
- de la Vie des Saints,
- de la Légende Dorée,
- des écrits Grecs et Romains,
- exceptionnellement des légendes locales et des croyances traditionnelles.

Du sculpteur ou d’un artiste à qui on laisse la liberté de transposition dans la pierre ou dans la fresque, ils ont recours pour la réalisation de leurs œuvres aux techniques romaines, byzantines, coptes, celtes et ottoniennes. Pour le décor des fonds, des bordures ils font appel à l’iconographie naturelle des plantes méditerranéennes (acanthes, lauriers, oliviers) et à la faune des pays chauds (singe, lion, éléphant, serpent et oiseaux) mais aussi aux sirènes, centaures, griffons et autres monstres.

Répartition de l’iconographie sculptée et peinte

Comme pour le choix des thèmes, la répartition du décor est faite par les prescripteurs. Sont sculptées les parties d’articulation et de rupture architecturale du bâtiment : les chapiteaux, les corniches et tous les éléments qui constituent le portail, tympan, linteaux, piédroits, claveaux, voussures et arcades. Toutes les autres parties sont enduites et peintes. Dans les églises gothiques, des fenêtres seront percées à l’emplacement du décor peint, qui sera remplacé par des vitraux.

On remarque une différence entre les thèmes choisis pour décorer la nef et ceux utilisés pour le chœur et l’abside. La décoration de la nef n’a d’autre objectif que l’enseignement. Ce doit être, pour les fidèles analphabètes, ce que l’écriture est à ceux qui savent lire. Elle détaille la lutte permanente du bien et du mal, en exploitant la peur d’aller en enfer à une époque où chacun attend la fin des temps et l’avènement triomphal du Christ. Les artistes, les sculpteurs en particulier, feront preuve d’une imagination sans limite dans la représentation du péché, du vice, du mal et de la souffrance. Aucun thème n’échappe à leurs ciseaux, même la sexualité et ses déviances.

Bernard de Clairvaux sera profondément irrité par ces dérives et l’utilisation immodérée de monstres, de chimères et de bêtes de toutes sortes qui n’ont rien à voir avec la foi. Il faudra attendre le XVIe

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet
siècle et le concile de Trente, qui interdira que l’on place dans les églises des images ou des représentations qui puissent égarer les simples.

Cette pression morale, violente et constante, où l’on parle plus de l’enfer que du paradis, ne sera pas sans effet sur le développement des hérésies et des sectes sataniques. Elle amène certains esprits forts à la négation de l’enfer. Selon leur interprétation, le monde ayant été créé par Dieu avec l’archange de lumière Lucifer, ce dernier n’aurait pas créé pour lui-même et pour ses suppôts un lieu de tourments.

Le chœur et l’abside, dont l’accès est réservé aux gens d’église et aux personnes instruites des questions religieuses, ont une décoration généralement peinte à fresque qui traite du Christ représenté en majesté, de sa vie et de celle des Saints Apôtres. On est très loin de l’iconographie agressive de la nef. Cela confirme une fois encore l’existence dans l’église de deux groupes sociaux différents. Dans la nef, celui de la croyance et dans le chœur et l’abside, celui de la connaissance. Cela conforte la théorie de la déviation d’axe évoquée précédemment.

Le tympan reprend les thèmes classiques du jugement dernier, de la rédemption du Christ et de l’apocalypse. Rare sont les représentations de la Vierge Marie comme celle de l’Epiphanie qui figure sur le tympan de l’église romane de Neuilly-en-Donjon dans l’Allier. La raison tient essentiellement au fait que le choix n’émane pas d’un homme, mais probablement et très exceptionnellement d’une femme, l’Abbesse de l’abbaye Clunisienne de Marcigny en Saône et Loire.

La décoration

En dehors de la volonté d’honorer Dieu en sa demeure, ce qui était l’objectif au début du XI^e siècle, la décoration des églises médiévales à partir du milieu du siècle a plusieurs objectifs :

- construire une image du Royaume de Dieu
- représenter les Forces du Mal qui détournent l’homme de Dieu
- expliciter visuellement le vice et le péché,
- la mise en scène horrifiante de l’Enfer,
- montrer la vie du Christ, des Saints et illustrer les Saintes Ecritures.

Pour l’homme du Moyen-Age, le monde spirituel est aussi réel que le monde physique. On imagine la pression morale exercée par cette iconographie et cela d’autant plus que pour tous, le jour du Jugement Dernier est imminent.

La règle clunisienne posait comme principe que les abbayes, monastères, collégiales de l’ordre devaient consacrer toutes les ressources de l’art à la gloire de Dieu.

La décoration va donc être un moyen de culture essentiel, d’ouverture et d’élévation de l’esprit, mais aussi de pression à une époque où la majorité des gens, soit par le servage, soit par leur position sociale, n’ont du monde qu’une vision très limitée. A travers les fresques, les bas-reliefs, les tympans sculptés et les chapiteaux, c’est un monde inconnu qu’ils découvrent. Nous qui sommes saturés d’images et d’informations, nous ne pouvons imaginer le choc produit sur une population, dont la majeure partie ne connaît son propre visage que par son reflet dans l’eau.

La couleur, le bas-relief, la sculpture ne sont pas un luxe gratuit, c’est le seul moyen de faire comprendre à des regards vierges de toutes connaissances graphiques ce que l’on a voulu représenter. C’est un visage parce qu’il est rose, un arbre parce qu’il est vert et se découpe sur le ciel bleu. Un dessin au trait de crayon n’aurait pas été, à l’époque, plus explicite que ne peut l’être aujourd’hui un plan mécanique pour un non initié. Dans ce contexte où la forme, la couleur, la matière, le nombre, l’animal

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

ou le végétal, la personne réelle ou imaginaire ont un sens caché, la complexité du symbolisme de nombreuses œuvres sculptées, même dans les églises les plus humbles, nous interpelle.

A l’extérieur, les modillons, ces petites consoles placées sous la corniche qui supportent la toiture, semblent avoir été laissés à la libre inspiration des sculpteurs; souvent ce sont des visages, des animaux familiers, du feuillage, sans portée symbolique. Il n’en est pas du tout de même à l’intérieur, pour les chapiteaux dont la signification est difficile, voire impossible, pour quelques-uns. L’absence d’une école de sculpture (sauf en interne dans les chantiers longs ou à étapes, comme pour Cluny) avec ses règles, ses techniques et ses modes, conduit l’artiste à représenter les choses comme il les pense, et non comme il les voit. Chaque face d’un chapiteau représente un concept sur un thème où le sculpteur marie le réel avec l’imaginaire en y intégrant une part de symbolisme, le tout sans respect de la perspective, ni de la faisabilité de certaines contorsions des corps et des objets. Au contraire de nous, ce mode de représentation ne choque pas le fidèle qui va circuler dans la nef. Vierge de toute connaissance iconographique, il est impacté par l’idée matérialisée et non par la représentation réelle qui serait impossible à réaliser sur une aussi petite surface. Ce mode de représentation à la libre interprétation du sculpteur aboutira à certaines exagérations, qui choqueront Bernard de Clairvaux. Il exigera plus de rigueur et de sobriété dans la décoration des églises de son ordre.

Des dégâts irréversibles

Les guerres

A travers les siècles, l’église médiévale a subi d’innombrables agressions. Les guerres, et en particulier celles de religions, laissent un patrimoine ecclésiastique complètement délabré. La réfection des églises sera faite au plus vite et au plus juste coût. C’est à cette époque qu’apparurent les couvertures à bon marché en lauze. Les enduits extérieurs sont faits à l’aide de matériaux rustiques. A l’intérieur on badigeonne les murs en gris ou en beige. On réalise des décors peints sur du bois pour cacher la misère. On construit presque partout d’horribles sacristies que l’on accole sans grâce à l’église. On perce des ouvertures pour laisser entrer la lumière et permettre au prêtre de lire sa messe.

La révolution

A la révolution, le patrimoine est de nouveau agressé. Les grandes églises, les églises cathédrales et les abbayes font l’objet de dégâts considérables. Archives, statues, reliques sont brûlées ou détruites sur la place publique. Les églises paroissiales sont moins touchées, car elles font partie, à travers la Fabrique, du bien commun du village. Des villageois cachent chez eux les objets sacrés. Certains rachètent l’église pour en faire une grange, mais beaucoup plus souvent pour la protéger.

1840

Vers 1840, le patrimoine religieux est en ruine. Dans un contexte d’anticléricalisme croissant, l’élite française fait preuve d’une indifférence totale. Dans cette situation vont naître deux tendances :

- dans l’une, quelques intellectuels, et au premier rang de ceux-ci Eugène Viollet-le-Duc, s’émeuvent de la situation de différents édifices qu’ils considèrent comme des œuvres d’art. Ils vont en faire la liste, établir des nomenclatures, mettre en œuvre des procédures de protection et de restauration.

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

- dans l’autre, le nouveau clergé entreprend la reconquête de ses paroisses, avec pour préoccupation majeure la construction de nouvelles églises, plus vastes, plus hautes, plus modernes. On estime en Saône-et-Loire à plus de 200 les édifices médiévaux qui furent victimes en très peu de temps de cette politique, qui avait l’aval des autorités civiles et religieuses. Dans la région de Chalon, Cluny et Mâcon, où l’anticléricalisme était bien ancré, les dégâts furent limités aux nefs, aux absides. Ainsi 300 édifices purent être partiellement ou totalement sauvés grâce à l’anticléricalisme du XIXe siècle.

En dehors de la destruction lamentable de Cluny, quelques bâtiments furent victimes du modernisme, ainsi l’église romane du XIe de Saint-Jean-le-Priche fut rasée parce qu’elle eut le malheur de se trouver sur le tracé de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon.

Le XXe siècle

En 1905, tous les bâtiments consacrés au culte passent dans le domaine public. C’est alors, au XXe siècle, que l’église va subir les irréparables méfaits de l’idéologie de la pierre nue. On va se mettre un peu partout à gratter les enduits anciens sans aucun discernement, et le plus souvent au détriment de peintures anciennes.

Dans l’église Saint Philibert de Tournus, qui peut se douter aujourd’hui que tous les arcs de la nef et des nefs collatérales étaient entièrement décorés et peints? Les restaurateurs allèrent jusqu’à souligner l’appareil des piles avec des joints débordants en ciment. Les pierres furent teintées avec du mercurochrome dilué dans l’eau.

Dans la même dynamique dévastatrice on peut citer de 1929 à 1958 le massacre de l’intérieur de la basilique romane du Sacré Cœur de Paray-le-Monial construite en 1102 par Hugues de Semur.

Notre Dame de Paris n’échappera pas au lessivage brutal orchestré par le Ministre de la Culture André Malraux. Cette situation culminera dans les années 1960/70 où d’innombrables églises paroissiales seront véritablement «écorchées», parfois par le curé lui-même.

En une période où l’art roman était devenu un phénomène de mode, le concile Vatican II (1962-1965), qui impose une liturgie dépouillée, à la recherche d’authenticité originelle, va renforcer l’idée totalement erronée selon laquelle l’esthétique va à l’encontre de la prière et de la pratique religieuse. Vont alors fleurir les églises «hangar» post-Vatican II. Pourtant, c’est au Moyen Age que la liturgie a été la plus riche et que les foules seront les plus nombreuses à se réunir dans les édifices religieux.

Aujourd’hui

Que nous reste-t-il de ce monde passé? Réellement, peu de choses, car l’Eglise Romane n’est plus en concordance avec le pragmatisme d’une population à dominante de pensée laïque. Notre foi a perdu de sa candeur. La mort s’est éloignée de nos soucis quotidiens, la science médicale l’a «humanisée». Notre réussite matérielle prend le pas sur notre épanouissement spirituel. Lentement nos belles églises se sont vidées. Elles sont devenues de grands bâtiments en pierre, vides et froids qui ne «fonctionnent» plus. Comment pourrait-il en être autrement, sans fidèles, sans prêtre et derrière une porte fermée? Il ne tient qu’à nous d’y réinsuffler la vie.

L’histoire de l’église romane, qui est aussi la nôtre, sa valeur architecturale, ainsi que le témoignage de culture chrétienne qu’elle représente, sont un patrimoine inestimable et irremplaçable, qui mériterait la mobilisation de notre société.

©Académie de Mâcon – Pôle art roman– L’art roman que nous admirons n’est pas celui de ses concepteurs – Bernard Laymet

Note :

Art Romain / Art Roman

A l’époque médiévale, le concept «Art Roman» n’existe pas. Les églises et bâtiments sont réalisés sur la base Architecturale Romaine. Plus tard, cette période, interprétée péjorativement comme «Sous-Romaine, ou Romaine Décadente» sera appelée Gothique. C’est l’historien-archéologue Charles Duhérisier de Gerville en 1818 qui inventera le mot «Roman» pour définir avec précision la période que nous appelons Romane aujourd’hui.

Bibliographie :

En particulier,

- | | |
|--|-------------------------------|
| - Les traditions cachées des cathédrales | Jean-Pierre Bayard |
| - Pèlerin du Moyen-Age | Raymond Oursel |
| - Bâtir au Moyen-Age | Philippe Bernardi |
| - La tradition celtique dans l’art roman | Marcel Moreau |
| - L’homme devant la mort | Philippe Ariès |
| - L’église romane, lieu d’énergie | Jacques Bonvin, Paul Trilloud |
| - Contre l’art roman | Xavier Barral i Altet |
| - Message des constructeurs de cathédrales | Christian Jacq |
| - Vivre au village au Moyen-Age | Robert Durand |
| - Le Moyen Age et l’argent | Jacques le Goff |
| - La France Romane, une architecture éternelle : | Marc Déceneux |

Autres textes du même auteur :

- Eglise Saint Martin de Nancelle XIe-XIIe siècle – fiche descriptive
- Nancelle église Saint Martin – historique et nomenclature
- Exploitation métallurgique à Nancelle – historique et processus techniques
- Occupants célèbres et origines du château de Nancelle

Photos et autres informations :

- www.bourgogneromane.com/edifices/nancelle.htm

B.Laymet

Janvier 2016